

Traduire le voisin

L'engouement pour la traduction littéraire au Québec et au Canada

Mauricio Segura

Numéro 69, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85854ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Segura, M. (2017). Traduire le voisin : l'engouement pour la traduction littéraire au Québec et au Canada. *L'Inconvénient*, (69), 44–47.

TRADUIRE LE VOISIN

L'engouement pour la traduction littéraire au Québec et au Canada

Mauricio Segura

C'est une grande salle aux murs en béton, au plafond bas, éclairée de néons et située à l'étage de la Place Bonaventure. Des hommes et des femmes, en tenue de ville, échangent à bâtons rompus, assis autour de tables encombrées de piles de livres, de blocs-notes, de catalogues et de bouteilles d'eau. Marie-Noëlle Blais, adjointe commerciale aux éditions Marchand de feuilles, décrit *Étincelle*, le plus récent roman de Michèle Plomer : « C'est un livre très réussi. Les médias francophones en ont beaucoup parlé ; le *buzz* est très bon, en tout cas. » Devant elle, Dimitri Nasrallah, responsable d'Esplanade Books, la collection de fiction de Véhicule Press, et Simon Dardick, éditeur en chef de cette maison montréalaise, écoutent avec attention. Dans un français au léger accent anglophone, Dimitri Nasrallah demande si d'autres éditeurs anglophones se sont montrés intéressés par cet ouvrage. Marie-Noëlle Blais acquiesce du chef : « C'est un roman qui suscite un grand intérêt ; l'auteure raconte des événements qu'elle a vécus en Chine, et ça paraît parce que c'est touchant et incarné. »

À une autre table, Gaston Bellemare, présent à titre d'éditeur-conseil pour les éditions de la Grenouillère, basées à Saint-Sauveur, fait remarquer que ces rencontres de trente minutes – séances de *speed dating* entre maisons d'édition (et aussi quelques agents) – sont pour lui cruciales parce qu'il y voit des dizaines d'éditeurs anglophones en une seule journée. Quand on lui demande si on y fait de bonnes affaires, il ré-

pond : « C'est clair que oui, mais il faut faire attention. Quand un livre nous plaît, il ne faut pas signer de contrat le jour même. Il faut prendre le temps de réfléchir, d'échanger sur le livre avec le reste de l'équipe. » Louis-Philippe Hébert, éditeur à la Grenouillère, assis à ses côtés, explique pour sa part : « Je suis aux commandes de cette maison depuis seulement cinq ans, mais grâce à ces rencontres je connais déjà pas mal tous mes interlocuteurs du Canada anglais. C'est excellent pour les contacts. »

La Foire des droits de traduction, organisée par le Conseil des arts du Canada, se tient chaque année, depuis 2011, dans une ville canadienne différente. En novembre dernier, elle a eu lieu pendant le Salon du livre de Montréal ; comme à l'accoutumée, elle était réservée aux professionnels du livre. J'accompagne au rez-de-chaussée, où bat son plein le salon du livre, Kevin Williams, éditeur et président de Talonbooks, dont le catalogue compte des romans et surtout des pièces de théâtre. Cette maison de Vancouver a publié en anglais depuis le début des années 1970 plusieurs auteurs québécois, dont Marie-Claire Blais, Réjean Ducharme et Michel Tremblay.

« Pour tout dire, la Foire des droits de traduction est de moins en moins importante pour moi, dit Kevin Williams. En 2011, elle m'a été très utile pour établir plusieurs contacts durables avec des éditeurs francophones avec qui je partage des intérêts. Mais aujourd'hui, nous nous connaissons, et je

n'ai qu'à communiquer par courriel ou par téléphone avec un collègue francophone. Aussi, nous nous voyons aux grands événements internationaux, comme la Foire du livre de Francfort. Cette fois-ci, je suis surtout venu voir certains des auteurs québécois que nous publions. »

Nous sommes en début d'après-midi ; on ne tombe pas encore sur les foules qui, le soir venu, investissent les allées du salon du livre. Mais déjà une dizaine d'écoliers se ruent sur un stand où se trouve Geronimo Stilton, l'auteur qui porte le costume de la souris homonyme bien connue. Nous nous rendons au stand des éditions Alto, où nous attend l'éditeur de Québec Antoine Tanguay. Les deux hommes se saluent chaleureusement. Bientôt, prenant place sur des tabourets, ils échangent leurs catalogues et, rapidement, Kevin Williams montre un intérêt pour *L'impureté*, le roman récemment paru de Larry Tremblay. « C'est un livre très différent de *L'orange-geraie*, mais on reconnaît tout de suite la voix bien particulière de Larry, explique Antoine Tanguay. Et quant à moi, il prouve encore une fois qu'il est un maître dans l'art de raconter une histoire. » Il précise que, étant donné la renommée acquise par l'auteur au fil des ans, notamment avec *L'orange-raie*, le nouveau roman est déjà convoité par plusieurs éditeurs anglophones. Kevin Williams fait valoir que Talonbooks a publié sept ouvrages de Larry Tremblay, dont *Le Christ obèse*, *Piercing* et plusieurs pièces. Une conversation animée s'ensuit sur les coups de théâtre et l'aspect labyrinthique du dernier roman de l'auteur.

« On vit une sorte d'âge d'or de la traduction au Canada », n'hésite pas à dire Antoine Tanguay plus tard, lorsque nous sommes seul à seul. Plusieurs dans le milieu littéraire canadien, des deux côtés de la rivière des Outaouais, lui donnent raison et parlent d'« effervescence » et d'« engouement » pour décrire la conjoncture actuelle. Et les chiffres sont là pour attester la réalité de ce phénomène : selon le Conseil des arts du Canada, les projets de traduction retenus en fiction ont doublé en cinq ans, tandis que ceux en poésie ont quadruplé. Au Québec, quand on va en librairie, on constate que les lecteurs ne se sont jamais fait offrir autant d'ouvrages d'auteurs canadiens-anglais. Et l'inverse est aussi vrai : les librairies du Canada anglais n'ont jamais présenté à leurs clients autant d'œuvres québécoises.

Comme s'il avait deviné ce que je m'appête à dire, Antoine Tanguay s'empresse d'ajouter : « Oui, bien sûr, tout cet engouement est un effet direct des budgets plus grands alloués à la traduction », faisant référence à l'entente conclue entre le ministère du Patrimoine canadien et le Conseil des arts du Canada en 2011, visant à bonifier les subventions des traductions francophones et anglophones. « Mais l'intérêt est réel ; sinon, je ne ferais pas la moitié de mon chiffre d'affaires avec les traductions », lance-t-il, non sans fierté.

S'il y a un éditeur qui incarne ce changement, c'est bien lui, puisque la naissance des éditions Alto coïncide pour ainsi dire avec ce nouvel appétit pour la traduction. « Quand j'ai fondé ma maison en 2005, tous les éditeurs que je connaissais me disaient de ne pas faire de traductions, parce que supposément ce n'était pas payant, confie-t-il. Mais, vu mes goûts littéraires, mon penchant pour le *storytelling*, j'ai fait à ma

tête. Je voulais vraiment faire connaître les auteurs anglophones au Québec. C'était une de mes motivations premières en me lançant dans ce métier. »

C'est exactement ce qu'il a fait, et sa feuille de route est impressionnante : il a contribué à faire connaître des vedettes littéraires du Canada anglais qui passaient jusque-là à peu près inaperçues au Québec, des auteurs tels que Rawi Hage (Prix des libraires du Québec 2008 et gagnant du Combat des livres de Radio-Canada 2009 pour *Parfum de poussière*, traduit de l'anglais par Sophie Voillot), Patrick deWitt (Prix des libraires du Québec 2013, catégorie « Langue étrangère », pour *Les frères Sisters*, traduit par Emma et Philippe Aronson) et Margaret Laurence, grande dame de la littérature canadienne-anglaise, dont il a publié les œuvres complètes, traduites entre autres par Sophie Bastide-Foltz. En outre, fréquentant assidûment la Foire du livre de Francfort, Tanguay a réussi à mettre la main sur les droits de la traduction française pour le Québec d'auteurs de réputation internationale, tels David Mitchell (*Les mille automnes de Jacob de Zoet*, traduit par Manuel Berri) ou encore Eleanor Catton (*Les luminaires*, lauréat du prix Man Booker 2013, traduit par Erika Abrams).

L'événement marquant pour l'éditeur est toutefois la publication en 2005 de *Nikolski*, du francophone Nicolas Dickner, roman qui deviendra le best-seller que l'on sait, remportant cinq prix littéraires, s'écoulant à plus de 80 000 exemplaires – et générant des revenus qui assureront la survie de la maison d'édition –, et menant à la vente de droits de traduction dans dix langues.

Ainsi, quand *Nikolski* paraît au Canada anglais en 2008, c'est une révélation pour plusieurs lecteurs. Le critique du *Globe and Mail* avance que le roman « offre une perception originale et époustouflante du monde », tandis que le magazine *The Walrus* estime que l'ouvrage est « le fruit d'un esprit excentrique, mû par une attitude exubérante ». À lire ces comptes rendus aujourd'hui, on est frappé par l'étonnement des critiques, leur incrédulité devant cet ouvrage provenant du Québec. Bien entendu, les romans de Monique Proulx, de Gaétan Soucy, de Marie-Claire Blais et d'autres auteurs québécois avaient été recensés auparavant par les grands médias du Canada anglais, mais aucune de ces œuvres n'a connu, dans les vingt dernières années, un succès d'estime et populaire analogue à celui de *Nikolski*. (Il faut remonter encore plus dans le temps pour trouver des œuvres francophones ayant pénétré la culture canadienne-anglaise de manière significative et durable ; on songe à l'œuvre de Roch Carrier et surtout à celle de Gabrielle Roy.)

Quand on lui demande d'expliquer le succès du roman au Canada anglais, Pamela Murray, directrice de l'édition à Knopf Random House Canada, répond : « Le roman de Nicolas aborde un thème très universel, qui franchement a beaucoup parlé au public anglophone, celui de la filiation. » Cette thématique, jumelée aux nombreux déplacements des personnages, à la manie de certains d'entre eux de cartographier le territoire, engagés qu'ils sont dans une errance identitaire, et à l'omniprésence des éléments de la nature et des sensations qu'ils engendrent, en fait un roman très canadien

– quiconque vit au Canada peut aisément se reconnaître dans cet univers.

Stephen Henighan, éditeur chez Biblioasis, croit que le roman de Dickner inaugure une « école américaine » québécoise. « J'entends par là que ce sont de jeunes auteurs québécois, grands lecteurs de romans américains, qui se sont approprié la façon de raconter de certains auteurs américains. Notamment en mettant l'accent sur le récit et en développant les protagonistes avec empathie. » Il donne comme exemple deux auteurs de son écurie qui, eux aussi, ont connu une bonne diffusion au Canada anglais : Catherine Leroux (*Le mur mitoyen*, traduit en anglais par Lazer Lederhendler) et Samuel Archibald (*Arvida*, traduit en anglais par Donald Winkler).

L'éditeur Dimitri Nasrallah (Véhicule Press) remarque quant à lui que, lorsque les romans traitent de sujets liés à la « mondialisation », ils suscitent d'emblée « davantage d'intérêt » au Canada anglais.

Steven W. Beattie, rédacteur en chef du magazine torontois *Quill & Quire*, rappelle pour sa part que le roman *Prochain épisode*, qui compte des références nombreuses à la vie politique et sociale de la Belle Province, a remporté le concours *Canada Reads* en 2003. Il estime en outre que Raymond Bock (*Atavismes*, traduit en anglais par Pablo Strauss) est la voix la plus originale parmi les jeunes auteurs québécois qu'il a lus ces dernières années ; il vante les « références très locales » de ce recueil et le fait que l'histoire du Québec constitue le « cœur » de chaque nouvelle. « C'a été pour moi une révélation. Une lecture très stimulante, comme j'en fais rarement en littérature canadienne-anglaise. »

Cet intérêt pour des œuvres québécoises est cependant survenu pendant une période difficile. Au moment de la parution de la version anglaise de *Nikolski*, le monde éditorial du Canada anglais connaissait des mutations sans précédent – sa fragilité, il est vrai, ne date pas d'hier. Ce milieu est convoité depuis toujours par des entreprises transnationales du livre, américaines, britanniques et allemandes. Au cours des années 2000, la fusion des mégalibrairies Indigo et Chapters, combinée à l'achat de la vénérable maison McClelland & Stewart – qui autrefois publiait Irving Layton, Leonard Cohen, Mordecai Richler, Margaret Atwood et Alice Munro – par Random House Canada, elle-même une division du géant allemand Bertelsmann, donne une idée de la concentration du pouvoir et de la situation de quasi-oligopole dans laquelle se trouve le monde du livre canadien-anglais. Dans ce contexte, peu de choix s'offrent aux librairies indépendantes et aux maisons d'édition de taille moyenne ou petite : elles ferment ou s'accrochent tant bien que mal. En outre, comme partout ailleurs, la lecture de romans y subit une baisse notable, puisque le genre romanesque est fortement concurrencé par d'autres formes de fiction telles que les séries télé, les feuilletons sur Internet, les jeux vidéo et le cinéma.

Dans ce contexte, les concours radiophoniques comme *Canada Reads*, le pendant anglais du Combat des livres de Radio-Canada, jouent à tort ou à raison un rôle crucial dans la promotion des livres. Ce concours présente cinq panélistes qui doivent convaincre leurs interlocuteurs de la « supériorité » d'un ouvrage donné.

« Il est certain que la victoire de *Nikolski* à *Canada Reads* a été déterminante pour rejoindre un plus vaste public », dit Pamela Murray.

C'est sensiblement le même phénomène qui s'est produit avec *Ru*, l'ouvrage de Kim Thúy publié également chez Knopf Random House Canada, et qui a bénéficié de l'appui de l'autocollant *Heather's Picks* (« le choix de Heather ») de Indigo (Heather Reisman étant la pdg de cette entreprise), l'équivalent des « coups de cœur Renaud-Bray ». Lui aussi a remporté, en 2015, le concours *Canada Reads*, ce qui a donné au livre un second souffle.

Cependant, malgré ces deux succès populaires, Pamela Murray nuance : elle ne croit pas que ces livres aient éveillé un « appétit » pour la littérature québécoise au Canada anglais. Selon elle, ce sont « ces livres en soi » que le public canadien a appréciés.

En entrevue dans un café du boulevard Saint-Laurent, les traducteurs Sheila Fischman et Donald Winkler tirent sensiblement les mêmes conclusions. « Ce qui a surtout changé ces dernières années, c'est que le public canadien-anglais ne lit plus les livres du Québec de manière anthropologique, comme c'était parfois le cas autrefois, avance Sheila Fischman. Il les choisit pour l'originalité de leur contenu et de leur forme. » Du même souffle, elle rappelle que dans les années 1970 certains milieux intellectuels canadiens-anglais pouvaient entreprendre de lire de la littérature québécoise, par exemple *Prochain épisode* d'Hubert Aquin, avec un mélange d'appréhension et de séduction, pour mieux comprendre la Belle Province où avaient eu lieu les événements d'octobre 1970. En 2003, quand *Prochain épisode* a remporté, contre toute attente, le concours *Canada Reads*, les lecteurs autour de la table l'ont choisi pour ses « qualités littéraires » et sa « construction déroutante », selon Sheila Fischman, qui venait alors d'offrir au public anglophone une nouvelle traduction de l'œuvre. En quelques mois, le roman s'est ensuite écoulé à près de 20 000 exemplaires.

« Ce qui me frappe, c'est le changement de culture qui s'est opéré, dit Donald Winkler. Maintenant, il est vrai, il y a plus d'éditeurs canadiens-anglais qui veulent traduire la littérature québécoise, et selon ce que j'ai constaté ils connaissent mieux la culture québécoise. » Il donne en exemple Stephen Henighan (Biblioasis), Peter McCambridge (Qc Fiction) et Dimitri Nasrallah (Véhicule Press).

Antoine Tanguay croit lui aussi que la culture a changé, que « de nouveaux réseaux se sont formés ». Les jeunes éditeurs québécois ont tissé des liens serrés avec leurs homologues anglophones, afin de faire des affaires, mais aussi de s'épauler, d'assurer une continuité, d'instaurer une culture du « coup de main ». Par exemple, Antoine Tanguay est celui qui a conseillé à l'éditeur Dan Wells, de Biblioasis, de lire *Arvida* de Samuel Archibald. Après sa lecture, Wells a décidé de publier l'ouvrage, qui a connu en 2015 un joli succès au Canada anglais, attribuable en grande partie à sa nomination au prix Giller la même année.

Madeleine Stratford, professeure de traduction à l'Université du Québec en Outaouais, traductrice et présidente de l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du

Canada, explique différemment le succès de certaines œuvres québécoises au Canada anglais. « Au-delà des subventions et des nouvelles alliances, il faut comprendre que c'est un phénomène mondial qui se produit actuellement, dit-elle. On le voit bien avec le succès planétaire de la tétralogie romanesque d'Elena Ferrante. Les lecteurs sont plus ouverts aux traductions, et les médias les recensent mieux, de façon plus respectueuse, en mentionnant par exemple le nom des traducteurs, ce qu'il y a cinq ans à peine ils ne faisaient pas. »

Cependant, hormis quelques exceptions, les tirages des romans québécois en sol canadien demeurent timides, ne dépassant que très rarement les cinq mille exemplaires vendus.

« Tout le milieu du livre célèbre ce qui se passe à l'heure actuelle, dit Antoine Tanguay. Les auteurs, les libraires et les éditeurs sont contents. Maintenant, il faut que les livres rejoignent davantage leur public. La prochaine étape devrait consister à mettre le paquet sur la promotion. Là, il reste du travail à faire. » Une portion non négligeable de l'aide du Conseil des arts du Canada est dévolue à cet usage, mais plusieurs éditeurs estiment que ces subventions sont pour l'instant insuffisantes.

Peter McCambridge, éditeur à Qc Fiction, croit que jusqu'à présent ce phénomène n'est qu'un « engouement chez les éditeurs ». « Des fois, dans le monde de l'édition, tout le monde s'écoute parler et on a tous l'impression que tout le monde parle de tel livre. Mais il reste à voir si les ventes seront au rendez-vous par la suite », dit-il.

Récemment, *The Guardian*, le prestigieux quotidien londonien, enthousiasmé par la version anglaise de *Bestiaire* d'Éric Dupont, en a publié un extrait. « C'est le marché mondial qu'on vise », explique Peter McCambridge. Toutefois, nous avons remarqué que, bien que des publications spécialisées comme *Publishers Weekly* et *Quill & Quire* aient parlé de manière favorable de la traduction anglaise du roman de Dupont, aucun grand quotidien du Canada anglais ne l'a recensé. Cet exemple montre bien les problèmes de visibilité des œuvres québécoises en sol canadien.

« La qualité de l'écriture et l'originalité des œuvres, c'est le nerf de la guerre en littérature, assure Antoine Tanguay. Mais tout cela ne se concrétise pas, ne peut rejoindre les lecteurs potentiels si les médias anglophones ne fournissent pas un effort supplémentaire pour accorder une meilleure place aux auteurs traduits. »

Le bouillonnant éditeur fait dévier la conversation. Il annonce que, lors de la cérémonie de remise du prix Giller à Toronto cette année, les écrivaines Catherine Leroux et Madeleine Thien se sont entendues pour que la première traduise pour le compte d'Alto le plus récent roman de la seconde, *Do Not Say We Have Nothing*, en lice pour le prestigieux prix britannique Man Booker en 2016. « Et il y a les trois ouvrages de la Montréalaise Heather O'Neill dont j'ai récemment acquis les droits. Vraiment, 2017 s'annonce comme une autre année très chargée... », lance-t-il, un sourire satisfait aux lèvres. ■

Découvrez les auteurs de L'INCONVÉNIENT

